

André et Lud, le poète et sa lectrice

par Claude Bremond

- 132 -

Le 26 octobre 1954, au soir de sa vie, Ludmila Savitzky évoque dans une lettre à André Spire leur première rencontre : « C'est en automne ou hiver 1909 que je vous ai vu pour la première fois, dans le minuscule salon de la rue de La Tour. J'avais reçu l'ordre d'y paraître avec, dans les bras, Marianne qui devait avoir environ deux ou trois mois, – ceci pour que vous et Gabrielle compreniez tout de suite pourquoi je ne pouvais pas être mise à la porte d'une vie jusque-là vouée à plusieurs autres personnes, parmi lesquelles une amie qui vous était chère. Vous ne vous doutiez pas de la gorgée de fiel que j'étais en train d'avalier à ce moment là. »

Cette scène a marqué le début d'une correspondance échangée pendant plusieurs décennies entre Ludmila Savitzky, femme de lettres, André Spire, poète et militant sioniste, et l'épouse d'André, Gabrielle. Après un premier mariage raté, « Lud » est devenue la compagne d'un ami d'André, Jules Rais, et lui a donné un enfant. Elle n'est pas heureuse, car se sent ravalée au statut de fille entretenue, de maîtresse parmi d'autres, que seul met au-dessus du lot l'enfant qu'elle a donné. A la suite des lignes que nous venons de citer, elle enchaîne : « Vous n'avez pas su non plus (...) combien j'étais humiliée de ne pouvoir – à cause de Marianne, renoncer à l'esclavage bourgeois où j'étais tombée, dans un monde où le « socialisme », comme on disait alors avec une moue appropriée, était considéré comme une espèce de dada pour intellectuels en mal d'originalité. »

A la suite de cette première rencontre, André et Ludmila trouvent par deux fois l'occasion de se mieux connaître et de s'apprécier : le couple Spire est recueilli chez les Rais lors des

inondations de 1910, puis Lud chez les Spire lorsque Jules Rais, recevant sa famille de Nancy, prie la jeune femme et son bébé de quitter temporairement les lieux.

Entre 1910 et 1914, après une tentative de suicide, Lud obtient le mariage et donne à son nouvel époux une seconde fille, Nicole. Puis, la guerre venue, Jules Rais est rappelé sous les drapeaux tandis que Ludmila se replie avec ses deux enfants près de Tours, dans la famille de son mari. Quelques lettres sont échangées, surtout entre Gabrielle et Lud, puis, à partir du 30 octobre 1914, la correspondance s'interrompt de part et d'autre. Deux ans passent. Brusquement, le 30 juillet 1916, André Spire reçoit de Lud une longue lettre : elle explique qu'elle est devenue la maîtresse de Marcel Bloch, lui-même marié à une nièce de Jules Rais, et que, voulant refaire sa vie avec cet homme qui l'aime et qu'elle aime, elle a mis son mari au courant, faisant confiance à leurs convictions tolstoïennes pour obtenir de lui une séparation honorable. Espoir déçu. Loin de se montrer tolstoïen, Jules Rais a réagi comme le plus bourgeois des maris. Il l'a jetée sans ménagement à la porte et fait maintenant jouer tous les ressorts de sa formation juridique pour accabler sa femme et la priver de ses enfants.

André répond sèchement, sans chercher à cacher sa réprobation : « Je ne savais rien et votre lettre m'a bouleversé. J'ai peur que vous, et Marcel Bloch, ayez pensé plus à vous-même qu'à vos enfants » (9 août 1916).

André ne savait-il vraiment rien ? On s'explique assez mal que ni lui ni Gabrielle n'aient cherché à rétablir le contact. Quoi qu'il en soit, c'est au tour de Lud, au reçu de ce mot, d'être bouleversée. Eh quoi, Spire, sur l'amitié de qui elle

faisait fond pour surmonter l'épreuve, refuse de lui tendre sa main ? Mais elle ne regrette rien. Dans cette situation où tous les torts semblent de son côté et où, contre son attente, elle n'a pas trouvé chez André, dans le premier réflexe de celui-ci, une compréhension supérieure à la moyenne de leur entourage, elle ne lui cède rien sur le plan de l'éthique : elle s'est affranchie des codes de la morale bourgeoise, soit. Mais elle l'a fait au nom d'une exigence plus impérieuse encore. Spire, grand pourfendeur de bourgeois, n'est plus lui-même s'il ne le reconnaît pas : « Sans doute me suis-je mal fait comprendre. Sinon vous n'auriez pas dit cela : 'J'ai peur que vous et Marcel Bloch ayez pensé plus à vous-même qu'à vos enfants.' Le fait qu'on a des enfants et qu'on les aime – passionnément et consciemment à la fois – vous oblige-t-il à vous plier au mensonge, ou bien, au contraire, pour l'avenir, pour le bien de ces enfants, à placer la vérité au-dessus de tout ? » (10 août 1916).

Cette réaction intransigente force le respect d'André Spire : il ne se déjuge pas sur le plan des principes, mais il accepte de passer du rôle d'accusateur à celui d'accusé et plaide les circonstances atténuantes : « Peut-être me trouverez-vous un monstre de froideur et d'esprit bourgeois. Mais je suis vieux, chère amie, et la raison a plus de prix sur moi que la passion » (15 août 1916). André s'étant ainsi placé sur une ligne défensive, Lud élargit la brèche : « André, je ne veux pas croire ce que vous dites : embourgeoisement, vieillesse, etc. Je ne le crois pas. Vous le dites seulement, vous ne le pensez pas, au fond. C'est votre croûte qui parle, la croûte, la gangue, accumulée par les découragements et les dégoûts, la vieille écorce amère. Mais le fond ne parlerait pas ainsi. La sève, qui a toujours animé votre vie, vit avec tout ce qui est vivant » (23 août 1916).

La confiance mutuelle ainsi rétablie ne connaîtra plus d'éclipse : Lud reçoit l'appui d'André Spire pour conquérir, ou reconquérir une position sociale, littéraire, professionnelle honorable ; André Spire bénéficie pour la réalisation de son œuvre, et en particulier de son œuvre poétique, de la lucidité critique, de la franchise, des encouragements et du dévouement enthousiaste de Lud.

La jeune femme trouve aussi dans l'amitié d'André une compensation affective aux blessures de la vie, car après son second divorce et malgré son remariage avec Marcel Bloch, elle ne jouira plus d'un bonheur familial paisible et complet. A son entrée dans la vie, écrira-t-elle, « J'avais une telle provision de gaieté, d'allégresse, de joie de vivre, que le malheur même me paraissait une aventure passionnante » (21 août 1923). Puis le malheur est effectivement venu : un premier mariage raté, un second mariage en demi-teinte et qui s'achève par un divorce catastrophique... Un peu plus haut dans la même lettre, Lud en a fait le constat amer : « Je vois qu'avec deux tronçons d'une existence brisée on ne refait pas une vie normale ; je vois qu'une femme à qui on a arraché deux enfants est comme quelqu'un à qui on a arraché les deux yeux, ou les deux bras ; elle a beau faire – et l'Homme a beau lui dire qu'elle est la plus saine créature du monde, sous prétexte que ses cicatrices se sont effacées un peu, – pas un instant elle ne pourra oublier ce qui lui manque, ce qu'elle devrait être, ce qu'elle ne sera plus jamais. Pourtant si le passé était à refaire, j'agisais sans doute exactement comme j'ai agi. Je subis le châtement. Cela existe, le châtement, et la seule attitude digne, c'est de le supporter avec courage ».

Certes, le troisième mariage de Lud lui apportera quelques belles années qui compenseront en partie la privation de ses deux filles. Marcel Bloch, avec qui elle a refait sa vie, est un homme exceptionnel à divers égards, mais il n'est pas de tout repos. Des signes de tension sont décelables dès les années 20 : « Mais vraiment la santé ou plutôt l'état général de Marcel m'inspire des inquiétudes. Je le sens fatigué, nerveux, son bel optimisme cède la place à des accès d'humeur maussade... Il faut absolument un peu de calme et de soleil là-dessus » (20 juin 1922). Deux ans plus tard, se réjouissant du voisinage d'André et Gabrielle qui viennent d'acheter une maison de campagne à côté de la leur, Lud écrit malicieusement à son mari : « Ils t'aiment beaucoup et vantent tes qualités à tout propos, ton charmant caractère (!!!) etc etc Hum... » (15 septembre 1924, p. 495). De fait, au cours de l'été 1926, Marcel boude le couple Spire et doit s'en excuser à la demande de Lud : « Mes chers amis, Lud m'écrit ce que vous lui avez dit et je suis désolé de ce malentendu. Mais non, je n'ai jamais cherché 'à vous semer'. (...) Soyez persuadés, chers amis que

je suis et demeure très heureux de votre présence près de nous. Mon caractère de crin n'est pas toujours très agréable pour les voisins » (13 septembre 1926).

Marcel s'éloignera progressivement de Lud. En février 1942, la séparation de biens a été légitimée par la crainte d'une confiscation comme bien juif de leur maison. Elle n'en est pas moins mal vécue par Lud et, de fait, pour des raisons ou sous des prétextes divers, les époux n'habitent plus ensemble. Quand vient la Libération, cet éloignement ne laisse guère d'illusions à Lud : « Il faut que je songe à mon indépendance matérielle. On ne sait jamais jusqu'où peut s'étendre le rayon d'action de certains papillons, ni quelles sortes de papillons peuvent leur mettre le grappin dessus » (30 août 1945). A la fin de la décennie, la séparation est consommée : « Je n'ai plus d'homme sous la main à qui demander conseil » (29 décembre 1949). En août et septembre de la même année, Marcel Bloch est en Dordogne, en compagnie d'une certaine Jeanne Portal, avec qui il va de porte en porte faire signer l'appel de Stockholm. Ce même été, Lud reste à Paris et n'a plus le cœur d'aller en vacances à sa maison des bords de Loire : « Moi je suis dans mon trou, n'ayant pas la possibilité de faire un séjour vraiment reposant quelque part et n'étant pas attirée par Lestieu où je me retrouverais seule avec mille souvenirs qui étaient bons autrefois et qui sont assez subitement devenus mauvais et même insupportables » (27 juillet 1950).

André par André

C'est sur ce fond d'existence désenchantée que s'est poursuivie, à partir de 1916 et jusqu'à la mort de Lud en 1957, la correspondance échangée avec André Spire. Celui-ci est énergique et rigoureux, il se dépense sans compter suivant les périodes, tantôt au ministère, tantôt dans l'usine familiale, tantôt au service de l'idéal sioniste, mais il est de santé fragile : l'un des premiers étonnements du lecteur est la fréquence et la gravité des ennuis de santé des protagonistes, et en particulier de leurs états dépressifs. Ceux de Lud (1938), mais aussi ceux d'André (1913-1914, 1921). Qui croirait que cet homme, destiné à mourir presque centenaire, n'ait pas été, physiquement, la force de la nature qu'on imagine ?

Et que cette fragilité physique se soit accompagnée d'une vulnérabilité psychique ? Il se présente lui-même à plusieurs reprises comme un lutteur que le surmenage met au bord de la dépression.

Déjà, le 25 février 1914, insomnies, phobies, fixées sur un collègue de bureau : « Songez que si je suis arrivé à retrouver le sommeil, je ne peux ni éteindre la lumière, ni rouvrir les yeux à mon réveil sans que la pensée de ce bas politicien ne hante mon esprit, et quand je crois travailler, penser à un poème, c'est sa face odieuse qui flotte devant mes yeux. Je ne veux plus de cette idée fixe, sans cela je suis un homme fini » (25 février 1914).

Puis, une dizaine d'années plus tard, pendant sept ou huit mois : « Je suis en ce moment comme un bébé malade qui a besoin de beaucoup de dorlotements et de caresses (...) Mais sans doute cette faim s'évanouira quand au lieu de 9 de tension artérielle j'aurai 13 ou 14 comme il est normal. Et cela ne dépend pas de mon moral, mais de quelques milligrammes d'arsenic ou de strychnine que le d(octeu)r essaye de m'introduire dans la circulation » (4 février 1923). « Le Dr Ernst qui me soigne dit que je suis si émotif que je souffre d'une chiquenaude comme la plupart des hommes d'un coup de bâton. Et comme je ne suis ni pleurnichard ni douillet je n'ai pas le moyen d'évacuer mon émotion par des pleurs ou par des crises. Alors ça se transforme en douleurs, spasmes, crampes, étouffements. Voilà mon mal. Et le moyen de me guérir : fuir les émotions (quand la vie poétique est tout émotion) » (10 mars 1923) ; « Chaque fois que je sors de chez moi je rentre vanné et malade pour plusieurs jours. (...) Et cela me rend ours, casanier, timide » (30 juillet 1923) ; « J'ai surtout la phobie des réunions car j'ai des forces si limitées que quand je les dépense je suis malade pour deux ou trois jours » (4 août 1923) ; « Chère amie, moi aussi j'ai une plaie, et tous mes maux viennent de là. Chaque fois que je voyais mon frère, que l'on me parlait de lui, que je voyais une lettre de lui, j'avais des étouffements et des douleurs dans la poitrine » (21 août 1923). Et jusque dans une vieillesse pourtant apaisée : « J'ai bien des remords. J'ai été un peu trop nerveux tous ces temps-ci. Je saute comme un cabri, au moindre coup de sonnette. Je pleure

comme un veau en lisant les plus mauvais vers de Vigny, et je deviens un tyran domestique, aussi je me mets à l'écart du genre humain et je ne viens pas vous voir » (18 janvier 1955).

La difficulté à coexister avec tel collègue au bureau, avec son frère à l'usine, tient aussi au refus de jouer le jeu des intrigues qui facilitent la vie sociale, éventuellement des petites compromissions qui permettent de se pousser. Cette loi vaut dans un bureau ministériel ou dans l'usine familiale, mais elle régit aussi la république des lettres. André Spire, qui se sait incapable de ces concessions, affiche une modestie ombrageuse, mais n'en souffre pas moins des entraves que cette intransigeance met à son rayonnement. En particulier, il se dit affecté de ne pas voir reconnu son effort pour promouvoir une réforme technique qui lui tient à cœur, celle de la versification : « Ce dont je souffre, voyez-vous, c'est de voir le monde composé de médiocres et de lâches, et de les voir triomphants. Cela à l'Usine et dans mon ministère. Et dans la littérature je me dis souvent que si au lieu de refuser toutes les occasions de bruit j'avais encouragé plus tôt ceux qui voulaient faire un peu de réclame autour de mon nom je ne serais pas dans le marasme où je me sens. Etre malade, ne pouvoir travailler, et sentir surtout que les jeunes oublient les efforts qu'on a fait pour les libérer des fausses contraintes (...) Voilà, chère amie, ce qui ajoute encore à ma peine » (4 février 1923).

Faisant retour sur soi, André Spire nourrit, dans ses moments de dépression, une conscience douloureuse de ses propres limites, du caractère restreint et décalé du registre imprécatoire où il excelle mais où il se juge confiné : « Comme vous êtes heureuse, chère amie, d'être bien douée. Plaiguez ceux qui ont l'âme si mal faite qu'ils ne peuvent s'exprimer que sous forme d'élancements et de cris dans un monde dont le rythme est l'intelligence, la nuance et la raison » (4 février 1923).

Cette bénédiction « d'être bien doué » qu'André Spire se refuse à lui-même et qu'il attribue à Lud, il la reconnaît aussi à un ami, comme lui poète et théoricien d'une forme de versification assouplie. Il s'agit de Gustave Kahn : « C'est un visionnaire, un peintre. C'est un véritable artiste, avec

tout ce que ce mot a à la fois de large et de resserré. Et vous avez raison de nous opposer l'un à l'autre » (27 avril 1929). S'interrogeant sur les contingences biographiques qui auraient favorisé en Gustave Kahn l'éclosion de facultés dont il se juge lui-même dépourvu, André Spire se laisse un instant aller à formuler un regret dont on ne l'aurait pas cru capable : « Car il m'a manqué de vivre comme lui, dans le monde des artistes et des hommes de lettres. Il a été imprégné, jeune, puis il s'est plongé ensuite, et pour toujours, dans cette vie si riche, si fécondante, de l'« *intelligenza* » française : les cafés, les cénacles, les groupes littéraires où s'échangent chaque jour tant d'idées, d'acquisitions, d'expériences. Là, l'art peut être gratuit, serein. Quand on s'est battu toute sa vie comme moi, contre la vie, contre l'hostile et désespérante vie, on ne peut que souffrir et crier. »

Précisons pourtant que cet accès de délectation morose ne dure pas. Le poète « engagé » qu'André Spire fut effectivement reprend brusquement le dessus sur le symboliste ou néosymboliste qu'il regretta un instant de n'avoir pas été : « Et puis zut ! ce n'est pas vrai ! Au fond, question de nature, de tempérament. »

Nullement monolithique et « tout d'une pièce », André Spire se sait écartelé entre plusieurs « moi » dont le conflit nourrit, tantôt ses efforts de dépassement, tantôt une verve caustique dont il est la première cible. Analysant l'antithèse qui structure deux de ses poèmes (*Il y a* et *Voyage de noces*), « Ce sont, écrit-il à Lud, des poèmes qui tiennent à mes moelles. Au fond, c'est toujours l'opposition de l'idéalisme et du réalisme, la douleur de l'idéaliste en face des femmes aux petits bâtons de rouge gras, et des faisans et des pâtés et de la boustifaille des cuisines. Mais, voyez ma chère amie, ce qu'il y a de plus triste, c'est qu'il y a aussi des jours où l'idéaliste descend de son échelle et aime les femmes aux lèvres rouges et les croûtes croustillantes des pâtés.

Mais ces jours-là, il ne les chante pas.

Salaud d'idéaliste !

Hypocrite d'idéaliste ! » (10 mars 1923)

André Spire se reconnaît multiple et peine à assurer sa

cohérence, mais il assume ses propres contradictions et se montre en fin de compte indulgent pour celles des autres. Il note quelques années plus tard : « C'est les mêmes gens que j'eng, et que j'aime. C'est ça la vie ; la vie des gens pas logiques. C'est drôle, hein ! que je sois (ou me croie) rationaliste » (27 avril 1929).

Les forces et les fragilités d'André Spire trouvent leur complémentarité dans l'intelligence critique de Lud, dépourvue de génie créateur mais merveilleusement douée pour sentir, paraphraser, traduire.

Elle bénéficie du besoin éprouvé par André, génie audacieux mais moins sûr de lui qu'on ne l'imaginerait, de soumettre ses textes au jugement de deux femmes, Gabrielle l'épouse et Lud la correspondante. Certes il prend bien soin de maintenir Gabrielle dans ses prérogatives matrimoniales : « On ne saura jamais combien, de ce point de vue comme de tant d'autres, je dois à Gabrielle. Jamais je n'ai considéré un poème comme fini, fait, tant qu'elle ne m'a pas dit : ça y est. Vous n' imaginez pas sa délicatesse d'oreille, son sens du poème et son impitoyable sévérité. Que de négligences j'aurais laissée passer sans elle » (10 mars 1923). C'est très possible, car quelques lettres de Gabrielle publiées par Marie-Brunette Spire témoignent d'une grande finesse. Mais en pratique, c'est à Lud, la correspondante, qu'il est revenu de rédiger les avis motivés qui sont venus jusqu'à nous.

Ceux-ci sont d'un grand prix pour leur destinataire : « Ma chère Lud, merci de votre affectueuse lettre. C'est un grand réconfort pour moi de savoir que mes vers ont rencontré un lecteur comme vous. Vous savez que ma maladie est le doute sur ce que je fais » (24 septembre 1920). « Que pensez-vous de cette préface ? (...) Elle vous déplaît peut-être, vous ne me dites rien. Si vous jugez qu'elle est inutile, ou trop longue, dites-le sans crainte. On peut encore arranger cela. Mais répondez par retour du courrier » (4 avril 1923). « Non, je ne vous en veux pas, chère Lud, de me donner votre avis sincère sur ce petit poème 'Danse' (...) Mais voyez comme on se connaît mal. L'idée de cette pièce, que j'avais eue comme une révélation soudaine un jour que je me chauffais au grand soleil

dans les rochers, m'avait enthousiasmé. Et puis je me suis mis au travail et j'ai écrit, récrit, poli, repoli, jusqu'à ce que j'ai cru que 'ça y était', notre seul guide à nous pauvres 'verslibristes'. Eh bien, 'ça n'y était pas', voilà tout. On travaillera dessus à Paris quand on sera loin des choses et que le recul nous permettra de mieux styliser » (16 avril 1921).

Le souci perfectionniste d'André et son besoin de solliciter des corrections va parfois très loin. Ainsi, concernant la fin d'une conférence sur *La Poésie russe à Montparnasse* (faut-il supposer qu'il a cherché à conclure par la citation de quelques vers traduits ?) : « Surtout tâchez de me refaire mes deux ou trois dernières lignes. Je termine sur un mot féminin Univers. Je crois qu'il faudrait terminer sur un mot masculin, c'est-à-dire fini par une voyelle. J'ai cherché, pas trouvé. J'ai confiance que vous me tirerez d'affaire » (31 mars 1923).

Tel autre scrupule l'induit en tentation de sacrifier une image qu'il sait pourtant heureuse : « Je n'ose garder 'le ciel tout blanc de soleil' parce que c'est vrai et pas vrai à la fois. Quand le soleil est haut en été le ciel est blanc dans la direction du soleil, mais si on lui tourne le dos et si on regarde le ciel, le ciel est bleu intense. Alors je pourrais être taxé d'inexactitude, ou obligé de commenter. 'Le ciel où monte le soleil' est terne mais exact, et laisse reposer le lecteur dans une strophe où il y a un peu trop d'images (conseil Rémy de Gourmont) » (11 juillet 1922).

André vu par Lud

Dès leurs premières rencontres, Lud a été frappée par la complexité de la personne d'André et, en particulier, par le contraste entre des dehors parfois un peu rugueux et un fonds de tendresse avide de s'épancher. On comprend les protestations qu'elle élève contre ceux qui, même favorables à André et croyant le connaître, ne retiennent que son rôle d'imprécateur. Ainsi, à propos de Henri Hertz présentant André Spire à une séance de lecture publique de ses œuvres : « A mon avis, il vous voit un peu trop farouche et violent. Le côté de douceur émue et de fraîcheur garçonnière, si j'ose dire, qu'il y a en vous lui échappe » (4 mars 1923).

Humeur farouche et prompte aux emportements d'une part, douceur émue et fraîcheur garçonnière de l'autre, cette dichotomie caractérise en profondeur la personnalité d'André, telle du moins que Lud la perçoit. Les circonstances de la vie enrichiront ce portrait par touches successives. Ainsi, en 1924, quand André achète une maison à Avaray, à un kilomètre de celle que Marcel Bloch et Lud possèdent à Lestieu, Lud, qui n'a guère connu d'André que le citadin ou le vacancier occasionnel, découvre son ami sous le jour moins cérébral et tout aussi attachant d'un rat des champs doublant le rat de ville. Vingt ans plus tard, elle évoque le souvenir de cette découverte : « Et dans votre lettre j'ai retrouvé l'André en grand chapeau de paille ou en petit chapeau de toile délavée, en bottes crottées ou pieds nus dans le sable (...) Un André dans ses livres, un André lisant un poème, tripotant ses asticots, épuçant un chien, écoutant de la musique, racontant une histoire supposée drôle après quarante ans d'usage, enflammé d'indignation ou haussant les épaules devant l'incorrigible bêtise de l'humanité, me traitant de mystique et se prétendant rationaliste, pour se montrer, un quart d'heure plus tard, absolument déraisonnable, avec une figure d'illuminé » (18 décembre 1945).

Assez paradoxalement, ce n'est pourtant pas cette complexité et cette richesse, mais le côté sombre d'André qui se présente en premier à l'esprit de Lud quand elle essaie de caractériser son génie poétique. Le côté frais et ingénu peut être mentionné, et il est sans aucun doute préféré, mais il n'est pas perçu comme si fondamental. A la réception d'un poème qui lui sera dédié, elle écrit : « Votre poème, André, m'a plu énormément. Il est extrêmement frais et nuancé. Très caractéristique, d'ailleurs de votre inspiration qui, contrairement à celle de la plupart des poètes, descend du sommet de la sérénité jusqu'au fond de la désespérance, au lieu de s'élever hors d'elle-même vers les consolations de là-haut » (5 juillet 1922). Lud amorce ainsi, sur un plan général, une antithèse qu'elle appliquera quelques années plus tard à la comparaison entre le lyrisme d'André Spire et celui de Gustave Kahn : « Du spectacle le plus pathétique, Gustave Kahn dégage une sérénité. Du spectacle le plus serein, André Spire dégage le pathétique » (note, p. 541). Vision du monde dont on conviendra qu'elle n'a, à première vue, rien de tonique...

On ne voit guère à quoi tiennent cette fraîcheur et ces nuances que Lud perçoit au fond de la désespérance d'André. C'est sans doute pour essayer de s'en expliquer qu'elle poursuit dans sa lettre à André : « On dirait que le centre de votre stabilité et de votre certitude se trouve tout au fond de votre cerveau chercheur, 'analyseur', et non à l'extrémité d'une antenne – foi, espérance, rêve – comme chez les autres. Je viens d'écrire le mot *rêve* à la place où l'on met habituellement *amour* ou *charité*, parce que l'amour et la charité, chez vous, sont précisément au bout des antennes que vous promenez sur la vie. Ils semblent s'abolir lorsque votre sensibilité revient à son centre profond. Je dis fort mal tout cela, mais j'y pense bien ». Effectivement, en dépit d'un appel tout chrétien aux trois vertus théologales, l'analyse n'est pas limpide. Faut-il comprendre que, d'une mise en question du moi, les autres poètes sont chassés vers un dehors (l'autre, le monde, Dieu) où ils cherchent leur salut, tandis qu'André Spire, par un mouvement inverse, est ramené d'un dehors (autrui, le monde ou Dieu) où se brisent amour et espérance, vers un moi dans le tréfonds duquel il trouve son point d'appui pour rebondir ? Peut-être, mais comment s'effectue ce rebond, cette « résilience » ? L'explication amorcée reste en panne.

On devine aisément que l'inspiration d'André, si elle se résumait à ce passage de la sérénité à la désespérance, n'aurait aucun attrait pour Lud. Elle le félicite pour sa verve corrosive, mais au fond d'elle-même, elle s'en effraie un peu et, au fil des années, elle se réjouit de plus en plus ouvertement de l'évolution qui porte son ami à une expression moins âpre de ses rapports avec le moi, le monde et Dieu, et surtout à une adhésion de plus en plus ravie à la vie naturelle et à ses spectacles.

Aussi souligne-t-elle au coup par coup, à propos de chaque poème qu'elle commente, l'un ou l'autre des deux éléments compensateurs qui empêchent la poésie d'André de sombrer dans un pessimisme sans recours : d'une part, justifiant l'amertume du ton, la vertu démystificatrice du message et l'espoir de libération qu'elle autorise ; d'autre part, équilibrant le tragique, la fraîcheur d'une vision du monde candide et presque enfantine.

Ainsi, après une relecture de *Versets* : « J'ai aimé, plus encore qu'autrefois, leur force, leur amertume. C'est comme la voix, saine et tragique à la fois, d'un bel arbre dont les racines sont emprisonnées dans les pavés des bords d'une rue, et dont les branches s'étendent dans le vent libre » (24 février 1913).

- 138 - A propos de *Moi ! Moi !* : « J'ai lu et relu votre poème et en toute sincérité je le trouve beau. La couleur de cette substance amère est si éclatante et sa vertu si tonique qu'elle exalte plus qu'elle ne désespère » (26 mai 1917).

A propos du recueil *Le Secret* : « Et j'ai aimé ce livre pour (...) ce coup de pioche qu'il porte dans les profondeurs secrètes de l'esprit. 'Spire est un destructeur' ? Non, un briseur de surfaces. Destructeur seulement aux yeux de ceux qui ont accumulé une couche de surface si épaisse qu'ils la prennent pour l'entière vérité » (28 mai 1919).

A propos de *Et demain* : « André. Il est terrible votre poème, il fait mal, il nous ferait presque rougir de cet espoir naïf, de cette foi obstinée que nous avons mis, pendant quatre ans, à croire que la victoire mettrait fin à tous les maux du monde.

(...). J'adore

Les grenades, les pamplemousses
Et je vous embrasserais, Maître malin, pour
Les lards blancs et les huiles d'or !

Tout cela est somptueux, gras, coloré, alléchant, irrésistible. Vous avez produit un effet péremptoire ! » (14 février 1919).

A propos d'un texte en prose, *J'ai trois robes* : « Ce matin encore je lis ces pages et j'en savoure le goût sauvage et sain ! Ce ne sont pas des fleurs d'un herbier, allez ! C'est comme une petite boîte bien fermée qu'on ouvre et où on a la surprise de trouver des corolles toutes fraîches avec leurs couleurs toutes neuves, brillantes et lisses comme des joues et des yeux d'enfant ! » (9 octobre 1918).

En réaction à l'envoi de la plaquette de vers *Tentations* :

« Tout ce que je sais, c'est qu'il me serait agréable de dire une fois de plus mon admiration pour vous, vieux poète si ingénu dans vos plus complexes rêveries » (18 novembre 1920).

Après 1920, Lud salue avec plaisir un renouvellement de l'inspiration d'André, moins orientée peut-être vers les tares sociales et plus ouverte à la jouissance apaisée du monde naturel. Des nouveaux poèmes, elle écrit : « Ils ont une note nouvelle dans l'ensemble de vos œuvres; je dirais qu'ils sont 'ressemblants', car on y sent le rythme de la mer, les odeurs, la chaleur, le vent parmi lesquels ils ont été conçus » (18 avril 1921).

A propos de *Dans la forêt* : « En sa substance cette chanson m'émeut profondément, car elle peint bien notre André : son regard ironique et enregistreur sur les choses, la vie, ses retours sur sa propre conscience, et la vieille, grande et tenace foi, toujours tapie au fond de son être » (30 août 1921).

A propos de *Possession* : « Votre court poème, à la première page des *Fenilles libres*, est une joie, une lumière, une petite pierre solide et pleine de clarté. (...) La concision de l'image dans les deux premières lignes est de toute beauté. Et puis c'est plein, sonore, charmant dans sa brièveté. Pour moi vous êtes le maître du lyrisme moderne, ce lyrisme sobre, pudique et pourtant aussi enthousiaste que l'autre, le démodé. » (1^{er} janvier 1922).

Au reçu du texte plus tard intitulé *Buées*. « Votre poème m'a plu énormément. Il est extrêmement frais et nuancé » (5 juillet 1922).

A propos de deux poèmes qui se répondent comme l'ouverture et la clôture du recueil : « Marcel préfère *L'hôte* et moi *L'auteur* ; je le trouve plus réussi au point de vue 'raccourci historique', si on peut dire ainsi. Il est moins 'coup de poing dans la g.' 'plus diversement nuancé, sa violence a une allure plus ferme et plus distinguée » ((9 août 1922).

La période privilégiée des interventions critiques de Lud sur l'œuvre d'André Spire se situe entre 1916 et 1935, avec

un pic vers 1923. Elle émet en tout cas peu d'avis motivés après 1945, la correspondance des deux amis étant de plus en plus centrée sur des échanges d'informations personnelles ou familiales. Sans doute la production poétique d'André Spire, d'ailleurs pris par d'autres activités, s'est-elle progressivement ralentie. Mais Lud, de son côté, est peut-être devenue moins discrète et moins prompte à exprimer ses enthousiasmes. Citons, au titre d'une exception qui n'est qu'apparente, la façon dont elle réagit à un remaniement de *Douleur d'Esther* : « Je vous aurais dit que j'ai un peu regretté l'ancienne forme de ce poème, qui n'était pas encore au point, mais qui, à mon sens était plus rigoureuse et plus âpre – et plus André Spire ! Le somptueux alexandrin de la fin me renvoie à Vigny alors que je voulais rester avec Spire. L'autre forme avait davantage le caractère d'un cri de révolte » (17 juin 1949). Lud semble reprocher à André de se draper dans une attitude stoïcienne qui n'ajouterait plus grand chose, selon elle, au romantisme pessimiste d'un Alfred de Vigny, plusieurs fois évoqué par l'un ou par l'autre comme un modèle de référence d'André.

Si Lud ne marchandait pas ses éloges, il y a aussi parfois quelques critiques. Portant sur de simples détails, les unes sont sans grande conséquence et témoignent surtout de la vigilance de l'amie lectrice :

A propos de *Moi ! Moi !* : « Cependant une chose me gêne : je ne puis imaginer la situation topographique des bouches sous les plis chauves des nuques » (26 mai 1917).

A propos de *Et demain* : « Je veux tout de même vous dire qu'une *marraine froissée* me déplaît ; ce n'est pas tout à fait juste. *Froissée* est un mot fabriqué, et peu expressif dans ce cas. *Dédaignée* ne serait-il pas mieux ? » (14 février 1919).

« Petites critiques : je n'aime pas la rime, un peu vulgaire *glaces* et *crevasses*, elle n'ajoute rien mais, au contraire, choque dans cette strophe. Le dernier vers *Rappelle la main de ton Dieu* est un tout petit peu équivoque, trouble, on peut lire *Rappelle à la mémoire* = fais-nous songer à la main de ton Dieu. Ne vaudrait-il pas mieux dire : *Rappelle à toi la main de Dieu* ? ou autre chose qui serait plus frappant » (5 juillet 1922).

Un scrupule d'André dont nous avons fait état plus haut lui attire une réplique justement indignée : « André, tu es un peu marteau ! Il ne faut pas pousser le souci de l'exactitude jusqu'à décolorer ce qu'on écrit :

Le ciel tout blanc de soleil

est parfait. En poésie la seule image exacte est celle qui s'impose par son intensité de vie. Personne n'ira chercher si tu tournais le dos ou la face au soleil » (11 juillet 1922).

Parfois, et la critique va alors plus loin, c'est le ton d'un texte qui est jugé discordant par rapport à son fond : « Très bien présenté *Le Retour* – un peu trop bien même, à mon avis. Vous avez l'air – (tant cette plaquette est civilisée quant à l'extérieur) – d'avoir mis des gants beurre frais pour dire leur fait à vos concitoyens ! Mais peut-être les paroles n'en sont-elles que plus cinglantes » (4 octobre 1916).

Foncièrement classique dans ses goûts, Lud a pu être choquée par certaines ruptures de ton, certains effets d'antithèse qu'André, plus romantique de tempérament, jugeait au contraire énergiques ou savoureux. Ainsi, à propos de *Dans la forêt* : « Pour le public, c'est peut-être un peu trop surprenant par le contraste de deux parties, la comique et la tragique, par la forme du début imitant la chanson populaire et celle de la fin, exclusivement personnelle. Les mots comme *lapine* et *jupons* ont une consonance vulgaire qui ne nous prépare pas à la noblesse des lignes finales (...) Vous avez fait comme un peintre qui se serait peint lui-même en habit de moine, mais coiffé d'un chapeau de paille » (30 août 1921).

Une critique du même ordre met en cause, sans que Lud paraisse s'en rendre compte, les recherches d'André pour assouplir la technique du vers français : « La cantilène de Blâmont est extrêmement émouvante, suivie d'images colorées, si fraîches au début et si douloureusement entrechoquées avec celles de la fin ! Si vous voulez de la critique, la voici : trop de voyelles et qui bâillent désagréablement, dans le vers du refrain :

Où ya(vait un li)las, un figuier et un thuya.

Cette série d'assonances ne me paraît pas correspondre au sentiment ni à l'allure générale de la chanson » (29 août 1918).

Attaqué sur un terrain qui lui tient à cœur et sur lequel il se sent fort, Spire réplique par une explication de texte en règle : « Je vais me défendre. D'abord c'est un refrain de chanson populaire et la chanson populaire se fout de l'hiatus pourvu que ça aille. Or y a n'est pas un mauvais hiatus. L'i n'est pas ici voyelle mais consonne. Dans y a et dans thuya que vous prononciez ce dernier thu-ya ou thui-ya.

Figuier-et-un. L'hiatus n'est pas dur. Pour le prononcer on n'ouvre presque pas la bouche. La bouche n'est pas obligée de s'ouvrir fortement (...) comme dans 'il alla à Angoulême' ce qui donne une sensation pénible et fait le hiatus mauvais. Car c'est pour moi une loi absolue 'que ce qui fait mal à l'oreille est moins ce qui est pénible à entendre que ce qui est pénible à prononcer.'

Reste Y) a(vait un li)las (un figuier et un li)las. C'est-à-dire des rimes intérieures. C'est une amusette de chanson populaire qui fait contraste avec l'absence de rimes, ou sert de rappel, etc. etc. bref joue le rôle de la rime mais sans la monotonie de la rime plate ou entrelacée etc. » (10 septembre 1918).

La critique de Lud témoignait d'une méconnaissance flagrante des recherches phonétiques d'André. Mais Lud n'est pas une théoricienne. Elle est certes « bien douée », mais pas pour épouser l'intérêt qu'André porte aux problèmes techniques de la versification (ceux du nombre de pieds, des rimes internes ou externes, des vraies ou fausses voyelles, des vrais ou faux hiatus). Pour elle, le sort de la poésie ne se joue pas là. Combattant la tentation qu'André pourrait avoir de se laisser embrigader dans une coterie de jeunes « vers-libristes », elle l'admoneste : « Voyons, André, franchement, la poésie de vos vers à vous, par exemple, elle n'est pas dans l'absence ou la présence des rimes, des assonances etc., elle est faite du 'génie' et non des petites articulations extérieures et arbitraires de la forme. Vous avez fait comme les camarades, je veux dire comme vos camarades, les vrais poètes de tous les temps, les Rutebeuf, et les Villon, et les Chénier, et les Valmore, et les

Musset et les Vigny : vous avez senti en vous le souffle pressant de la poésie. (...) Eux, vos pseudo-camarades d'aujourd'hui, ils ont établi un système, une forme en baudruche, et puis ils se sont mis à cinq ou six pour souffler dedans avec les faibles poumons que leur a octroyés la nature. Et vous prétendez vous unir à eux ? » (8 mai 1921).

Cette condamnation vise nommément Luc Durtain, Georges Duhamel, René Arcos, Pierre-Jean Jouve, anciens membres ou suiveurs du groupe de l'Abbaye. Elle en épargne pourtant le fondateur, Charles Vildrac, dont Lud aime les « sobres poèmes » presque à l'égal de ceux d'André. Deux ans plus tard, elle défendra en termes magnifiques le théâtre de Vildrac contre André qui en a jugé les personnages indigents : « Il me semble particulièrement inadmissible que vous qui cherchez l'expression directe de toute chose, vous qui avez aimé le peuple autrement qu'en touriste qui note les couleurs locales et la crasse des bourgeois, – vous ne compreniez pas toutes les nuances délicates de la fraternité de Vildrac, et disiez, comme tant d'autres, que ses personnages sont 'insignifiants'. Insignifiants, grand Dieu ! Mais c'est le vrai 'sel de la terre'. Pincée de sel un peu terreux encore, – mais à la façon dont Vildrac en fait briller les cristaux menus, nous devinons la saveur vigoureuse qu'en reçoit la vie universelle » (6 février 1923).

La même aversion pour les théoriciens en général et pour les fabricateurs de vers libres en particulier induit Lud à dissuader André de préfacier *Vers et versets* de Raymond Limbosch : « Je dis : 'non, cela ne me plaît pas, et je n'aimerais pas voir votre nom dans un recueil de vers aussi pauvres.' La technique de ce 'vers oral' ne m'intéresse pas du tout. (...) Et si la thèse de M. Limbosch est intéressante, son application me semble fautive. Les poèmes, qui n'ont été écrits que pour illustrer cette thèse, sont faux comme tout ce qu'on écrit exprès. Il n'y a là aucun élan, aucune fraîcheur. (...) Bref, tout cela me semble voulu, sans vigueur, sans charme et avec beaucoup de vulgarité. J'aime pas ça. Je préférerais que vous vous défilassiez si possible pour ne pas faire cette préface.» (13 novembre 1922).

Marie-Brunette Spire regrette dans une note que nous ne disposions pas d'un texte d'André réagissant aux propos véhéments tenus par Lud dans sa lettre, citée plus haut, du 8 mai 1921 : « Il eût été intéressant de lire les commentaires de Spire, déjà très engagé dans l'étude et la réforme nécessaire de l'outil poétique traditionnel, reposant sur des études de phonétique expérimentale » (pp. 276-277). En effet. Mais André Spire pouvait-il considérer Lud comme une interlocutrice ouverte à une telle discussion ?

L'enthousiasme sincère de Lud pour l'œuvre d'André, joint à son souci d'entretenir ou de restaurer la confiance qu'il doit avoir dans son génie, est un trait constant de leur correspondance.

A l'occasion, il induit Lud à des rapprochements qui ont pu paraître un peu gênants à leur bénéficiaire. Ainsi, avec Balzac à l'occasion d'une incursion de son correspondant dans le domaine de la production romanesque : « Je viens de lire, André, votre nouvelle *Un Musicien*. Mais c'est une chose splendide ! Je voudrais ne pas vous connaître et vous dire 'c'est très beau' de façon à ce que vous le croyiez. Mais je ne pense pas que l'amitié abolisse mon esprit critique. Savez-vous que j'ai cherché assez longtemps à quoi ressemble l'impression que m'a faite cette nouvelle ? Et j'ai trouvé : Balzac dans *La Recherche de l'absolu*. C'est très puissant, – tellement qu'on voudrait ne pas l'analyser. C'est construit comme un poème. Mais sans doute me demanderez-vous de l'analyser, précisément ». Et pour éclairer sa lanterne Lud mobilise (*obscurum per obscurius* !) une notion récemment mise à la mode par leur ami Julien Benda : « Eh bien, c'est une démonstration du 'belphégorisme', racine au fond de tous les arts. Car tout se réduit à l'*instinct*, évidemment. Et vous montrez d'une manière saisissante la courbe qui est le chemin de tout artiste : 1) homme comme les autres 2) éveil de l'instinct de beauté, intuition 3) développement, envahissement de cet instinct, la 'sublimation' 4) point précis où l'homme ayant divinisé son instinct rejoint la brute, ou plutôt l'animal humain ; l'homme parfait, si vous voulez, enfin tel qu'il est 'sorti des mains du créateur' : Adam » (29 juin 1920).

Ainsi encore, avec Claudel, dont Lud a admiré les premières

œuvres, mais qu'elle estime en déclin, et auquel elle égalerait volontiers André Spire plutôt qu'Edmond Fleg, parfois qualifié de « Claudel juif » : « J'ai bondi de rage en pensant au succès de Claudel, au respect qui entoure la moindre de ses élucubrations, au lieu que votre poème reste dans un tiroir (...) Voilà vraiment une œuvre nouvelle qui devrait s'imposer à l'attention du public, trop longtemps retenue par la monotonie décadente de Claudel et de Gide » (21 septembre 1920). Bien plus tard, André Spire lui-même, qui n'était assurément pas dupe de ces parallèles hasardeux, rappellera à Lud le mot murmuré par un chrétien facétieux à la mort de Claudel : « Nous venons de perdre notre Fleg ! » (29 juillet 1955)

Samaël est resté longtemps dans un tiroir avant de trouver un éditeur ou un metteur en scène ? C'est aussi, selon Lud, que son auteur ne fait pas ce qu'il faut pour se faire reconnaître à sa valeur. Elle met André en garde contre la modestie (ou la fierté ?) qui le retient de se mettre en avant, ou même d'accepter que d'autres, et en particulier Lud elle-même, assurent la promotion de son œuvre : « Mon pauvre vieux, quand donc vous guérirez-vous de votre modestie malade ? » (18 avril 1921). Rendant compte d'une soirée de lectures poétiques organisée en l'honneur d'André, mais à laquelle celui-ci, souffrant et en cure, n'aurait pu assister quand bien même il l'aurait voulu, elle lui écrit : « Notre André, venez qu'on vous embrasse et qu'on vous gronde ! Vraiment il faut vous gronder de vous être laissé démolir avant la réunion d'hier, et d'avoir proclamé, d'ailleurs, que vous n'y auriez pas assisté, même bien portant (...) Vous pouviez y assister, y prendre part en personne, sans abdiquer votre modestie, je vous assure ! » (7 mars 1923)

Ainsi encore, à propos de *Samaël*, qui vient enfin d'être édité, Lud redouble ses propres éloges, fait écho à ceux d'autrui, discrédite d'avance les éventuelles réserves de la critique : « Au milieu de tout cela nous avons reçu *Samaël*, et en coupant les pages de ce livre, j'ai eu une émotion, un tremblement réel, que je n'avais jamais éprouvé pour mes propres œuvres. (...) En somme mon « impression » (le mot est si petit) est celle que j'avais eue en lisant le manuscrit : 'Voilà enfin quelque chose de grand, à la mesure des plus belles œuvres de tous les temps.' Et la question pour moi n'est pas de savoir si mon opinion

sera confirmée par celle des autres et si vous sortirez 'grand poète' après cette publication. La question est de savoir si le public de nos jours est capable de comprendre cette œuvre, s'il est assez noble lui-même pour saluer votre noblesse (...). J'ai déjà enregistré quelques déclarations – qui ont augmenté mon estime non pour vous, mais pour ceux qui les ont faites. Un jour, en arrivant chez Fontainas, je l'entends dire : 'Je suis en train de lire quelque chose d'admirable. Si cela continue ainsi jusqu'à la fin, c'est une des plus belles choses que je connaisse', et il me montre *Samaël*. Hier Gonon arrive et nous dit : 'Je viens de lire *Samaël*, c'est une chose admirable, de toute beauté. Le vers est coulant, fluide et solide en même temps. C'est ample et condensé, et puis il y a cette scène émouvante, quand Samaël tente de décourager Eve, et puis Adam arrive et dit 'Quoi ?' » – Ici, imaginez Gonon jouant la calme indignation d'Adam qui remet les choses au point. J'étais heureuse de voir que cette scène, une des plus belles en effet de votre œuvre avait pénétré jusque dans les gestes du lecteur » (3 juin 1921).

Deux mois plus tard, Lud fait allusion aux « ennuis » de « ce vieux serin d'André », ennuis qu'elle ne précise pas, mais que nous pouvons supposer dus à certaines critiques de *Samaël* : « J'en connais, me semble-t-il, la raison principale, qui est le découragement, la méfiance envers soi-même, la fausse idée que les éloges des contemporains sont en rapport direct avec la valeur de nos œuvres. Ah si je pouvais lui arracher cette idée de la tête avec un tire-bouchon ! Si je pouvais enfoncer à cette même place, sous son crâne la conviction que le critique d'aujourd'hui est imbécile et qu'il ne faut en tenir aucun compte ! » (15 juin 1921).

Comment André, de son côté, apprécie-t-il les écrits de Lud ? Nous avons vu qu'il lui reconnaissait, par opposition à ce qu'il considère comme une de ses propres tares, la bénédiction d'être « bien douée ». Mais il s'agit surtout de son génie critique. Lud ayant envoyé à André son article *A travers la pensée et l'œuvre d'André Spire*, elle reçoit les félicitations suivantes : « Épatant votre article, chère amie (...) Vous me donnez une place que je ne mérite peut-être pas, et qu'en tout cas peu de gens sont disposés à me donner. Mais bref de coquetteries ! Je trouve que vous avez un don merveilleux de

divination. Vous lisez dans les âmes » (sans date, juillet 1920). Expression reprise et amplifiée quelques jours plus tard : « Votre article est admirable, il exprime mille choses que je n'avais fait que sentir, il me découvre en quelque sorte à moi-même. Vous avez tout compris et mis ensemble, fait un tout des explosions successives dont mon âme est faite ; et que j'oublie au fur et à mesure qu'elles sont passées, ou que je les ai « photographiées » dans mes poèmes. Voilà le vrai talent du critique : derrière les petites lumières éparses, voir la vraie lumière, le fond de l'âme. Quel don merveilleux, magnifique, la pénétration, la perspicacité à la fois intelligence et intuition : divination » (14 août 1920). Et encore, à la fin de la décennie : « Merci de votre article sur Kahn, il est épatant. Jamais vous n'avez appliqué avec tant de finesse toutes les qualités de votre esprit si pénétrant » (22 juillet 1929).

De là à affirmer que, par-delà la bienveillance et la courtoisie qui sont de mise entre amis, il lui reconnaît une créativité littéraire forte, spécialement en matière de poésie ou de production romanesque, il y a un pas que nous hésitons à franchir.

Au tout début de leurs relations, c'est-à-dire avant la crise de 1916, André ne tarit pas d'éloges. Au reçu d'un poème intitulé « Nos filles, diptyque » : « Chère amie, j'ai lu vos vers. Où diable avez-vous été puiser cette maîtrise qui n'est chez tant d'autres que le fruit de beaucoup d'années de travail ? Mais le génie devine tout et comme dit Heine tout se déroule d'un trait et instantanément devant lui » (3 octobre 1912). Puis deux ans plus tard, à propos d'une plaquette de vers : « Chère amie, eh bien, il est très bien votre bouquin. Beaucoup de bonnes choses (...). Il y a un *Liverdun* qui me plaît beaucoup (*Paix du soir*) un *Hier*, une *Chanson lasse*, *La servante*, *L'enterrement* (à couper un peu), *Petite fille*. Et toujours beaucoup les 7 (je dis sept) Princesses ; (...) Je suis toujours épaté par ce que vous faites. Car cela révèle tant d'intelligence, de sensibilité et de culture. Vous vous « foutez » d'emblée dans le vers libre comme ça ! Et vous y réussissez » (25 février 1914).

Et pourtant, intercalée dans ce texte si enthousiaste, une « modeste critique » : elle vise le poème *Nos filles, diptyque*, salué

comme génial deux ans plus tôt et qui vient d'être republié dans cette plaquette : « J'aime un peu moins le diptyque : vous savez que la littérature conjugale ou maternelle me met toujours dans un certain malaise ». Sous l'allégation d'une tare idiosyncrasique qui disqualifierait André Spire pour juger impartialement du traitement de certains thèmes, est-il abusif de soupçonner un reproche voilé de mièvrerie ?

De même, nous ne croyons pas qu'André Spire ait pu sincèrement admirer la poésie que Lud lui envoie le 13 novembre 1922 : « Ami saurai-je dire pourquoi tant je vous aime ». Mais le moyen de dire à sa fervente admiratrice qui lui fait l'hommage d'« une déclaration d'amour » que ses vers, si bien intentionnés soient-ils, ne sont pas d'une forme qu'il puisse apprécier ? André se rabat sur un remerciement minimal, et prend bien soin, pour couper court à tout épanchement gênant, de renvoyer sur Gabrielle l'essentiel de l'hommage : « Je suis encore tout ému de la lettre et du poème de ce matin. Merci, chère amie, et surtout pour les vers :

Parce que votre femme a de beaux cheveux blancs
Et ce visage de caresse et d'indulgence. » (16 novembre 1922)

La même tiédeur laconique et le même recours à une échappatoire nous semblent marquer l'accueil fait par André à *Journée devant la Loire*, un de ces poèmes que Lud avait hésité à lui envoyer à cause d'une prosodie de forme classique : « J'ai bien aimé vos vers. (...) On ne peut parler de la Loire dans une autre forme que la classique. Et vos vers sont nobles et grands comme le pays qui les a inspirés » (18 septembre 1923). André Spire, quand il écrit ces lignes, ne prévoit pas qu'il achètera l'année suivante, à un kilomètre de la résidence de Lud, une maison en bord de Loire et découvrira bientôt, avec ses *Poèmes de Loire*, que ce fleuve admet fort bien d'être chanté en d'autres mètres que ceux de Ronsard.

Le temps passant, Lud avait d'ailleurs fini par ne plus se faire d'illusions : « Je vous envoie mes poèmes parus dans la R(evue) E(européenne). Vous voyez bien qu'ils vous paraissent bien peu intéressants. Mais que voulez-vous, pour moi personnellement la poésie est une détente, une chanson,

un envol loin de la pensée méthodique. J'admire chez les autres l'architecture minutieuse d'un poème, mais pour moi les vers ne sont qu'une berceuse, une manière de soupirer en cadence » (9 septembre 1923).

Judéophilie, mais non sionisme de Lud

Dans un autre domaine encore, Lud est une sensitive qui ne se soucie pas de théoriser. Orthodoxe ou catholique, mais en tout cas chrétienne, Lud se dit convertie à une sorte de « néo-judaïsme » qui s'enracine dans l'admiration qu'elle porte à André et dans l'accueil que lui ont réservé les rédacteurs de la revue *Menorah*, groupe surtout remarquable en ceci « qu'on y trouve du moins du désintéressement et de la sincérité » (15 novembre 1922). Envisagée dans sa dimension spirituelle ou politique, cette judéophilie ne représente guère plus qu'une « spécialisation » intellectuelle. C'est ainsi qu'en prévision d'une séance où seront lus des textes d'André, Lud se réserve les poèmes à thématique juive : « Pour moi, je voudrais me spécialiser dans le judaïsme ! (...) Je crois qu'en ma qualité de chrétienne judéicolore je pourrais lire cela avec le sentiment qui convient » (24 janvier 1923).

Cette teinture ne fait pas de Lud une Juive. Au mieux, on pourra concéder qu'à un niveau affectif plus profond, sa participation au judaïsme s'est effectuée (comme dans tant de couples mixtes) par la médiation charnelle de ses deux filles qui pourront, grâce à André Spire, être fières du sang qu'elles ont reçu de leur père : « Et – je vous parle très sérieusement : pour tout ce qu'il y a de juif dans mes filles, je vous remercie des leçons de dignité et de courage qu'elles auront besoin de trouver un jour dans votre œuvre » (10 décembre 1916).

Judéophile dans le sillage d'André, Lud le suit-elle dans ses options sionistes ? Le moins qu'on puisse dire est qu'elle ne paraît pas avoir des idées claires à ce sujet. Marie-Brunette Spire s'étonne à juste titre de sa réaction aux *Paroles juives* d'Albert Cohen, dont Lud reconnaît le génie lyrique – « une massue incrustée de pierreries » (15 novembre 1922) –, mais dont elle condamne « le nationalisme juif tout à fait odieux » (8 décembre 1920). Elle ne se rend manifestement pas compte qu'André Spire pourrait encourir la même condamnation.

Et à notre tour nous pourrions nous étonner de la réaction très mesurée d'André Spire. Il répond le lendemain, mais indirectement, dans une carte postale envoyée à Marcel Bloch : « Pour A(lbert) C(ohen) dites à Lud qu'elle n'envoie pas son article sans que je lui aie parlé ! C'est un type très intéressant. Ce n'est pas un français. Il est né à Corfou, et c'est un vrai séphardi. Il faut lui être reconnaissant de parler le français, sans lui en vouloir d'être juif comme un italien est italien » (9 décembre 1920). Propos déconcertants si on devait les prendre à la lettre : André Spire semble plaider les circonstances atténuantes, demander qu'on excuse Albert Cohen en considération de sa qualité de séphardi et de sa maîtrise du français. Mais on ne voit guère en quoi le fait d'être né à Corfou plutôt qu'à Nancy changerait pour un juif le problème de son appartenance à une éventuelle nation juive... Nous préférons penser qu'André Spire, conscient de la difficulté de faire participer Lud à la dialectique subtile qui lui permet de tenir les deux bouts de la chaîne, d'être à la fois et à parts égales Juif sioniste et Français, a choisi ici de faire le gros dos.

Toute sincère qu'elle est, la judéophilie de Lud reste greffée sur un message d'amour qu'elle pense être non pas juif mais spécifiquement chrétien. Quelques mois avant sa mort, elle n'accepte que du bout des lèvres – et au bout du compte elle n'accepte pas – le réquisitoire implacable dressé par André Spire pour établir la responsabilité des églises catholique et orthodoxe dans la propagation de l'antisémitisme : « Je suis saisie, pantelante, – ce n'est pas trop dire après la lecture de votre préface, et avant même d'avoir lu le livre, je sens le besoin, l'obligation de le faire connaître autour de moi (...) J'en suis restée glacée un moment malgré la canicule. Et quand je pense que, s'il y avait dans mon enfance en Russie occidentale des pogroms commandés, il n'existait pas dans la société pensante de prévention contre les Juifs. (...) Vous voyez, toute mon enfance se révolte à vous lire » (20 juin 1957). Et revenant sur le sujet trois semaines plus tard, après avoir longuement évoqué des souvenirs de jeunesse qui prouvent, selon elle, qu'il n'y avait pas d'hostilité aux Juifs chez les « Russes simples, les paysans, le peuple », elle apaise sa conscience par un distinguo piteux entre le christianisme tel qu'il est et le christianisme tel

qu'il devrait être : « Je m'avise seulement à l'instant de ce qui motive cette longue lettre : c'est une protestation contre votre phrase : 'la chrétienté est responsable de l'antijudaïsme'. Mieux serait de dire : 'la fausse chrétienté ' (...) » (17 juillet 1957).

Ludmila Savitzky et André Spire sont les figures dominantes de cette correspondance. C'est sur elles que très délibérément nous avons choisi de centrer notre lecture, bien conscient de laisser de côté d'autres aspects qui mériteraient une étude fouillée. Du moins ne pouvons-nous nous abstenir de signaler, au-delà des protagonistes, plusieurs visages attachants qui apparaissent au fil des pages, mis en scène par Lud et André ou cités par Marie-Brunette Spire.

Gabrielle, la première épouse d'André, puis Thérèse Marix, compagnes dont l'activité efficace et discrète ne se laisse pas annihiler par l'écrasante personnalité de leur époux. Lud, qui a surtout connu la première, lui rend à plusieurs reprises un hommage poétiquement émouvant : « Tu comprends, Gaby ? Oui, toi tu comprends, tu es le chic type, création unique de la maison Bon-Dieu ! Je t'aime énormément et ton vilain bonhomme aussi » 15 décembre 1921) ; « Depuis que j'ai un peu vécu avec elle dans ce jardin et ces prés, sa jolie tête me manque, je la cherche au-dessus de la corbeille de rosiers où elle faisait un petit nuage d'argent éclairé d'un sourire rosé » (23 juillet 1923).

Marcel Bloch, amant puis mari de Ludmila. Ce n'est pas un homme de lettres, mais un ingénieur, un administrateur, un soldat et, comme tel, un héros des deux guerres. Mécanicien et bricoleur, il occupe ses loisirs à construire un poulailler ou à remettre en état une vieille machine à coudre... Pourtant cette intelligence scientifique est loin d'être dénuée de sensibilité littéraire. Ainsi, associant l'inspiration poétique d'André à son héritage culturel le plus ancien : « J'admire en vous cette prophétique violence de protestation, ce pessimisme ardent qui vous pousse à dénoncer le mal partout où il vous apparaît. Vous êtes réellement le descendant de ces prophètes juifs qui autrefois lançaient aux puissants du royaume de Juda les imprécations que la Bible nous a conservées » (13 juin 1919) ;

ainsi encore, commentant *Samaël* : « Pour moi qui ne suis pas technicien du verbe, je ne saurais expliquer par quoi votre style coule si harmonieusement ; mais je sais qu'il m'enchanté et que, de plus, ce qui fait le fond de votre œuvre, les idées qui en forment l'armature, sont de celles qui nous rendent fiers d'être des hommes puisqu'il y a des hommes pour les avoir et pour les exprimer » (19 septembre 1921). Les quelques lettres de lui que Marie-Brunette Spire a insérées dans son volume nous touchent profondément. Quel Juif a montré plus de dignité dans sa réaction aux premiers décrets de Vichy : « « J'ai, écrit-il à Lud, un culte : la France. Un idéal : la France. (...) Ma famille est française bien avant dans les siècles. Mon père comme tu sais a été volontaire à 18 ans en 70, est entré à l'X avec la médaille militaire (ils étaient seulement quatre à l'avoir). (...) Oui, le résultat de ce statut c'est que je me redresse encore et qu'en moi grandit encore si possible l'amour que je porte à mon pays et auquel pas un gouvernement ne pourra jamais porter atteinte. Vive la France ! » (19 octobre 1940, p. 720).

Julien Benda, qui tient dans la correspondance de Lud et d'André un rôle haut en couleur. On le dit égoïste, opportuniste, arriviste, salonnard, mondain, parasite. Il n'est pas invitable, mais on l'invite quand même, ou alors il s'invite et s'incruste. On cite ses expressions familières, on imite ses intonations, on copie ses tournures stylistiques, on l'affuble de surnoms comiques, on fait les gorges chaudes des petits déboires qui font capoter ses ambitions : « Souvenez-vous, écrit Lud, de l'accent traînant de notre ami Julien quand il dit : 'Le talent court les rues' (18 avril 1921) ; « Benda, écrit-elle encore, a fait deux apparitions chez nous, toujours le même, séduisant et 'ingrondable' malgré son manque d'attachement à ses meilleurs amis ! Comment voulez-vous faire de la morale à un chat ! Il boit le lait de votre bol, se frotte pour qu'on le caresse, lisse ses poils (littéraires) et puis s'en va ailleurs » (20 juin 1922). Venant d'inviter Lud à un séjour chez lui, André ajoute prudemment : « N'en parlez pas à Benda. Le pauvre garçon s'y est si mal pris avec Eugénie (la bonne des Spire) que je sais que cela ne lui ferait pas plaisir s'il venait » (30 juin 1922). Après la publication des *Amorandes* (qualifiées d'*Amorandes grillées*) un roman sur lequel Julien misait pour obtenir le Goncourt, André s'interroge : « Où est notre grand Benda ! Voilà ce qu'en ont fait les belles dames. Mais que lui

écrire ! Je ne voudrais pas le désoler, ajouter à ses phobies. Il paraît qu'il est malade, ou cafardeux chez Mme Ludovic Halévy. C'est encore pour lui *l'heure de l'hébergé* » (11 juillet 1922). « Je crois bien que ce gentil chapeau est de lui », écrit André à propos de la présentation anonyme d'un article (13 août 1922) ; « Oui, confirme Lud, ça doit être un chapeau de JB : ils sont toujours trop petits ses chapeaux ! Et je reconnais des tournures de phrases 'qui a fait dire de l'auteur ...que' » (Lud, 15 août 1922) ; « C'est un truisme, comme dirait notre ami Julien, d'affirmer que le mauvais art moderne est plus éloigné du vôtre que la bonne poésie classique » (Lud, 13 novembre 1922) ; On le dit affligé par la mort du Dr Chaslin, note André, « Mais je crains que, comme me le laisse entendre D(aniel) H(alévy), ce soit plus l'image de la mort qui le frappe que la perte d'un ami » (28 juillet 1923) ; « Avez-vous des nouvelles du Bendax ? » demande Lud (9 septembre 1923) ; « Bendax a une cystite, répond André. Cafard formidable. Et toujours dorloté par son petit sérail mondain » (18 septembre 1923) ; « On bavardera (Benda haïssait ce mot qui pour lui évoquait toujours la bave) » (Lud, 26 septembre 1956).

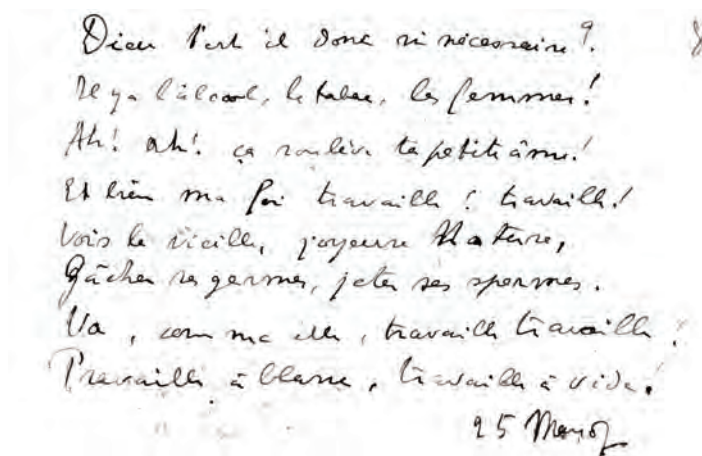
Jules Rais, esthète et Don Juan, ne fait qu'une brève apparition, par quelques billets, au début de la correspondance. Nous nous garderons de juger l'ami de jeunesse d'André Spire et second époux de Ludmila, trop enclins que nous sommes peut-être à prendre avec André Spire le parti de l'épouse coupable contre le mari outragé. Sans doute Jules Rais est-il allé trop loin en s'acharnant à faire déposséder Lud de tous ses droits sur ses enfants, mais qu'a-t-il fait d'autre que d'agir sous la pression de sa famille et selon les règles de son époque ? Il est vrai encore que Jules Rais a pris sur la question sioniste des options diamétralement contraires à celles d'André Spire, mais là encore, que faisait-il, sinon exprimer la position presque unanime des Juifs français dits « assimilés », c'est-à-dire en quête d'assimilation, pour qui André Spire faisait figure de trublion, sinon de dangereux provocateur ? Erreur peut-être, mais suffisamment expiée à Auschwitz pour que nous nous interdisions d'accabler sa mémoire.

Marie-Brunette Spire, en conclusion de sa *Présentation* de ce monumental volume, ne pouvait manquer de citer les lignes

écrites par Ludmila Savitzky le 25 juillet 1955. En sursis après son infarctus, désenchantée par l'abandon de Marcel Bloch, de nouveau séparée de ses filles qui se sont mariées et ont pris leur envol, esseulée dans sa pension parisienne, elle récapitule ce qu'ont représenté pour elle quarante ans de rencontres et d'échanges avec André : « Je vous ai connu au fond toujours le même, le poète, le rêveur, le rieur, le blagueur, le rameur, le pêcheur sur la Loire, le conteur minutieux d'un long passé clairvoyant que votre mémoire a su merveilleusement garder « au frais » et parfois nous communiquer avec cette fraîcheur... ». A ce point, elle s'arrête, soupire et se retient de formuler un vœu qu'elle croit irréalisable : « Ah si j'avais eu l'occasion de gagner la confiance de Marie-Brunette, comme je saurais, me semble-t-il, lui peindre en paroles le portrait de son père ! Mais non, cela ne se transmet pas aux jeunes, il faut qu'un jour ils le découvrent par eux-mêmes ».

Nous savons aujourd'hui que le vœu de Lud a été réalisé

au-delà de tout espoir, dans des conditions qui tiennent du miracle. Une très grande partie de la correspondance de Lud et André a été conservée et coordonnée par les soins conjoints de deux de leurs héritières, Marie-Brunette, fille d'André Spire, et Dominique Tiry, petite fille de Ludmila. La première a mis au service de cette belle tâche la compétence que lui conférait sa formation littéraire et sa carrière universitaire. Il en est résulté une édition rigoureuse et documentée, mais aussi chaleureuse et laissant deviner, sous un souci d'exactitude et de précision jamais en défaut, la passion contenue qui l'anime. La maison d'édition *Les Belles Lettres*, enfin, a fait bénéficier la publication d'une forme élégante et soignée qui peut être tenue pour un modèle du genre.



Dieu n'est-il donc si nécessaire ?
 Il y a l'alcool, le tabac, les femmes !
 Ah ! ah ! ça rend la petite âme !
 Et bien ma foi travail ! travail !
 Vois la vieille, joyeuse Hattée,
 Gâche ses germes, jete ses spermes.
 Va, comme elle, travail travail !
 Travail à blanc, travail à vide.
 25 Mars 1955

Fac-similé d'un poème manuscrit d'André Spire.



André Spire.